

## Deux familles, deux patries

« Je parle ici au nom de sa famille suisse : elle n'oublie pas que vous tous qui l'avez entouré, qui avez partagé ses sentiments, vécu de sa vie intellectuelle, vous étiez sa famille de Paris, celle au sein de laquelle son esprit s'est formé, celle qui, sans doute, lui a le plus donné.

Comme il eut deux familles, il eut aussi deux patries : le pays qui l'a vu naître et qu'il n'a jamais désavoué, même lorsque, au cours de grande guerre, il dévoila ce qu'il considérait comme une trahison de ses dirigeants, - et celui qui l'a élevé intellectuellement, sa patrie d'adoption, dont les enfants honorent aujourd'hui sa mémoire. » (Maurice Dumur, lors de la cérémonie au cimetière de Montparnasse, deux ans après la mort de Louis Dumur, 28 mars 1935, dans *Mercure de France* 15-IV-1935, p. 439).

## **Dumur critique de la Suisse entre 1915 et 1918 : il montre nettement le dissentiment qui sépare, en dépit des adjurations helvétistes, la Suisse romande de la Suisse allemande. Louis Dumur se brouilla avec son pays et il mourut irréconcilié**

« Bien qu'il ne fût pas le seul homme de plume à s'exprimer de manière critique sur la Suisse durant la guerre, son point de vue est original à différents degrés. Sa position dans le monde des lettres en est un : Genevois installé à Paris, il occupe une place importantes dans le paysage littéraire comme secrétaire général du *Mercure de France*. Son éloignement (relatif) de Genève et de la Confédération ne l'empêche pas de se tenir informé de l'actualité helvétique, d'être actif au sein de la colonie suisse de Paris, ni même d'appartenir à la section locale de la *Nouvelle Société Helvétique*. Dumur s'exprimera principalement dans une revue étrangère réputée, le *Mercure de France*, à l'adresse de ses compatriotes. Son audience diffère ainsi de celle des intellectuels écrivant dans la presse nationale. Surtout, il échappe à la censure suisse (*a posteriori*), contre laquelle il aura des mots durs, mais il est soumis à la censure française (préventive) et nombre de ses articles subiront des coupes parfois sévères, malgré la francophilie de son propos. Tout au

long du conflit, Dumur utilisera toutes les ressources offertes par cette marginalité apparente au sein du champ intellectuel romand pour diffuser son message. Il exploitera avec finesse les possibilités des deux espaces médiatiques qu'il connaît très bien, développant un jeu de position subtil adapté au journal ou à la revue qui le publie et le public à atteindre. » (Nicolas Gex, *Louis Dumur ou un regard critique sur la Suisse durant la Première Guerre mondiale*, pp. 207-208).

### **Ode à Edouard Rod, (1857-1910), ode à la Suisse de l'étranger**

« Ecrivains et artistes suisses forment à Paris une colonie nombreuse et très vivante dont Rod fut l'âme pendant près de vingt. Dès 1885, avec la publication de *la Course à la Mort*, Ed. Rod était célèbre et groupait déjà autour de lui nos juvéniles admirations ; mais presque aussitôt Genève le réclamait et ce ne fut qu'à partir de 1893 lors de son retour définitif à Paris que, mûri par sept années de professorat et dans toute la force du talent, de l'intelligence et de l'expérience, il put assumer auprès de ses compatriotes parisiens ce rôle précieux de maître et de directeur de conscience littéraire qu'il remplit dès lors avec un zèle inlassable et la plus délicate bienveillance. Il n'est sans doute pas un de nos jeunes écrivains suisses qui pendant son stage obligé de quelques mois ou de quelques années à Paris, n'ait pris plus d'une fois le chemin d'Auteuil ou de Passy et ne soit venu frapper à la porte de cet illustre aîné, plein de condescendance et de cordialité : il n'en est pas un qui n'ait reçu de lui le conseil salutaire, l'encouragement précieux qu'il ait voulu profiter de sa parole féconde et n'ait cherché à s'inspirer de son exemple. Combien lui doivent leur premier article publié leur premier livre édité ; combien lui ont dû leur réconfort moral dans la grande ville où ils sentaient isolés et perdus. Rod leur fut un maître autant qu'un conseiller. Il leur apprit la valeur éducatrice de Paris ; il leur apprit le sens et la vraie grandeur de la France tout en les fortifiant dans leur fidélité à leur patrie.

Car bien que venu de très bonne heure en France, où de ses débuts à sa mort se poursuivit toute sa carrière littéraire, Rod est toujours resté Suisse, Suisse romand. Non seulement, il resta dans la teneur de son intelligence et la nature de son talent, mais il voulut le demeurer jusque

dans sa nationalité, n'hésita pas à écartier pour mieux marquer son attitude, le fauteuil que l'Académie française faisait déjà le geste de leur avancer. C'est qu'il savait c'est le sentiment des Suisses romands de Paris, que la vie de Rod sut admirablement illustrer – n'est qu'en s'affirmant de chez nous, il n'en servait pas moins la culture française, mieux même qu'en venant se fondre dans la grande communauté politique et unifiée. C'est qu'il savait que la culture française n'est pas strictement limitée aux frontières de l'Etat français, que nous sommes partie et, de par notre originalité historique et notre indépendance politique, nous en constituons un espace des plus importants, de plus significatif.

Que la France ne représente pas toute la culture française, bien qu'elle en constitue la plus grande part, et que la Suisse romande, de même que Belgique dans sa partie wallonne, la complète et l'enrichisse, cela ne peut pas faire l'ombre d'un doute. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à considérer notre grande lignée romande, allant de Bonivard à Rousseau, en se poursuivant par Töpffer et par Rod. Son action sur la France, ne cessant de s'exercer à travers les siècles, a une importance historique. Et pour ne parler que de Rod, les études cosmopolites de cet écrivain romand, ses livres qu'un Français n'aurait jamais pu concevoir ni écrire, en sont-ils moins d'authentiques produits de la plus pure culture française pour être tout imprégnés d'esprit suisse, d'esprit romand ?

Si nous faisons ainsi partie incontestable de la culture française par le fait de notre langue, nous ne sommes cependant pas une province de la France, pas même une province intellectuelle : nous sommes un morceau tout entier de culture française ayant évolué de sa vie propre, nous sommes un tout, bien que faisant partie d'un tout.

A ce titre, il est essentiel que la Suisse romande, de même que la noble Belgique subsiste dans son indépendance politique, intellectuelle et morale. Suisse romande et Belgique wallonne sont les deux ailes de la culture française. Qui blesse l'une atteint l'autre. Qu'elles contiennent donc à battre solidairement et librement rattachées par la circulation d'un sang commun à ce grand tout corporel où palpite le cœur de Paris.

L'attrait de la capitale française sur les jeunes littérateurs suisses s'explique de la sorte tout naturellement. Ils ne vont pas y abandonner leur originalité foncière, ils y vont tremper leur talent et y éprouver le métal natif de leur âme.

Mais il est une autre raison qui les fait souvent encore chausser leurs souliers ferrés, empaumer le bâton noueux et s'évader sur les routes de France. C'est qu'ils ne sentent pas toujours en parfaite sécurité chez nous. Cette seconde raison n'est pas valable pour tous, mais elle l'est pour beaucoup et souvent pour les plus originaux, les plus caractérisés. Ils connaissent le public de chez nous, sa défiance, son horreur pour tout ce que n'est pas coulé dans un certain moule ou conforme à ses habitudes. Ils connaissent les bornes de notre critique romande et ses coups de férule maussades sur tout ce qui lui semble dépasser les limites artistiques et morales qu'elles (sic) prétend désigner. Ils craignent ses jugements sommaires. Ils craignent encore plus son silence dédaigneux. (..)

C'est donc souvent pour échapper à cette censure étroite que nos jeunes Suisses vont à Paris. Ils y vont pour en revenir plus sûrs d'eux-mêmes et plus courageux. Ils y vont pour être et pour rester ce qu'ils sentent intérieurement. Ils y vont pour se chercher et se trouver.

Et c'est précisément d'avoir passé par Paris qui leur rend plus chère leur patrie. Au retour de leur pèlerinage, ils en comprennent mieux, la beauté, la valeur. Quand ils se retrouvent devant ce paysage familier, tout lumineux de l'azur de leur lac et des crêtes dentelées de leurs Alpes, ils en pénètrent mieux la noblesse et le goûtent plus profondément. Revenus au pays, recevant à nouveau l'empreinte de son histoire, de ses traditions, de ses institutions, ils discernent plus distinctement la mission de leur patrie dans le monde, ils s'exaltent à ses mérites, ils souffrent aussi plus vivement lorsqu'elle ne répond pas à la haute idée qu'ils s'en sont fait. Ces Suisses-là ont conçu l'idée platonicienne de la Suisse. Ils n'en considèrent pas suffisamment les petits intérêts quotidiens, mais ils ne mesurent de plus loin et de plus loin et de plus haut le grand rôle idéal, la plus signification. Et ces Suisses-là sont peut-

être en définitive de meilleurs Suisses que ceux qui sont restés. Le grand exemple de Rod est là pour en donner le témoignage.

Au nom des Suisses de Paris, j'apporte mon hommage à celui qui fut notre maître le meilleur d'entre nous. Louis Dumur. »

(Tiré de *La Semaine littéraire*, 23 années, No 1132, samedi 11 septembre 1915, p. 433.